

LE RIRE EST-IL NOTRE SAUVEGARDE ?

La sauvegarde est ce qui nous garde contre une agression quelle soit physique ou psychologique. Devant quelques situations malencontreuses, telles les propos insultants ou les gestes agressifs des imbéciles et même nos propres maladresses, il faut mieux en rire. En effet le rire nous soulage de certaines frustrations et selon la neurologie, le rire est un mécanisme de défense contre le stress.

Je vous renvoi à l'entretien avec le neurologue Henri Rubinstein où il relève les différentes fonctions du rire (physiologiques et neurologiques). Mais ce thérapeute reconnaît aussi le rôle social du rire, à la fois son rôle de défense et de lien social. Il est un moyen de communication que je dirais universel (dans certaines situations, à l'étranger par exemple, on se sort d'embarras en provoquant rires ou même sourires par quelques propos ou gestes comiques).

Des penseurs philosophes, romanciers, poètes, cinéastes, ou thérapeutes ont bien compris la valeur proprement humaine du rire.

Je fais référence à deux penseurs d'une même époque : Bergson et Freud. Tous deux traitent du rire : le « Le rire » du philosophe Bergson et « Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient » du psychanalyste Freud.

Bergson fait référence au théâtre français (Molière, Labiche), Freud choisit des mots d'auteur, des plaisanteries populaires, des propos étudiantins ou le folklore juif.

Les 2 thèses diffèrent :

- Bergson ramène sa démonstration à sa définition de la situation comique, « du mécanique plaqué sur du vivant ».
- Freud propose des interprétations fragmentaires sur des mots d'esprit et leur rapport avec l'inconscient

Cependant il y a des points communs :

- Tous deux considèrent que le rire est proprement humain.
- Ils établissent des liens entre le rêve, le comique et l'esprit (le mot d'esprit)
- Tous deux reconnaissent les sources infantiles du comique
- Ils font du plaisir et du rire qu'il provoque ce moment de libération de la répression morale ou sociale
- Tous deux font du langage la source essentielle du comique et du rire.

Pour Freud la thèse principale est celle du rire comme moment de décharge : en effet si l'on parle d'énergie psychique, il semble que dans le rire que provoque un mot d'esprit (calembour et contrepèterie par exemple) l'énergie est désinvestie et se libère et provoque le rire. En somme le mot d'esprit libère l'inhibition et laisse passer ce qui était refoulé par la bienséance.

Ainsi Freud voit dans l'humour le degré le plus élevé de l'esprit dans le domaine de l'acquisition du plaisir et du rire qui en découle.

Exemples : Rabelais dans son Pantagruel :

"Il disait qu'il n'y avait qu'une antistrophe entre femme folle à la messe et femme molle à la fesse." On voit comment la contrepèterie libère cette énergie libidinale censurée ordinairement par la bienséance.

Ou selon Pierre Desproges :

"Dieu ? Ça fait longtemps que j'ai fait une croix dessus." Ici, c'est ce caractère blasphématoire sur lequel joue le brillant humoriste.

Ou bien celle-ci encore plus blasphématoire en forme de contrepèterie :

Les mutins passaient la berge du grand ravin.

Les putains massaient la verge du grand Rabin

Pour Bergson ce qui fait rire c'est « une certaine raideur de mécanique là où l'on voudrait trouver la souplesse attentive et la vivante flexibilité d'une personne ».

Je cite Bergson :

« Un homme, qui courait dans la rue, trébuche et tombe : les passants rient. On ne rit pas de lui, je pense, si l'on pouvait supposer que la fantaisie lui est venue tout d'un coup de s'asseoir par terre. On rit de ce qu'il s'est assis involontairement. Ce n'est donc pas son changement brusque d'attitude qui fait rire, c'est ce qu'il y a d'involontaire dans le changement, c'est la maladresse. Une pierre était peut-être sur le chemin. Il aurait fallu changer d'allure ou tourner l'obstacle. Mais par manque de souplesse, par distraction ou obstination du corps, par *un effet de raideur ou de vitesse acquise*, les muscles ont continué d'accomplir le même mouvement quand les circonstances demandaient autre chose. C'est pourquoi l'homme est tombé, et c'est de quoi les passants rient ».

L'exemple le plus simple serait celui d'un clown s'apprêtant à s'asseoir et tombant à terre, alors que l'on vient de lui retirer sa chaise. Ou l'exemple d'une femme fort prétentieuse, marchant tout en solennité et en raideur comme une princesse, devient ridicule et déclenche le rire si elle se prend les pieds dans le tapis.

Ce qui nous fait rire c'est ce mécanisme introduit dans le vivant. En somme par le rire la société veut éliminer raideur, automatisme pour obtenir « la plus grande élasticité et la plus haute sociabilité possible ». Le rire a donc une fonction sociale puisqu'il nous libère de ces automatismes gestuels ou psychologiques. Devient donc comique et provoque le rire, toute raideur ou expression figée, comme dans celle des visages de la comédie italienne ou chez les personnages de Molière. Ces expressions de raideur du visage deviennent alors une grimace et tous les

personnages de la comédie sont des types comiques, c'est-à-dire une configuration identifiable de caractère, l'avare, le distrait, le snob ou le pédant... Voir les types des deux familles opposées des Groseilles et des Duquenoy dans « la vie est un long fleuve tranquille ». Voir aussi la bêtise ou le snobisme dans l'excellent film de Jean-Michel Ribes, « Musée haut, musée bas », dans lequel tous les poncifs sur l'art contemporain sont à l'œuvre, ainsi que les réflexions stupides des pauvres gogos qui font mine d'admirer les installations les plus fumeuses de l'art contemporain.

L'on pourrait dire alors que le rire qui est ainsi provoqué, « est une brimade sociale » et c'est pourquoi dit Bergson « la comédie est bien plus près de la vie réelle que le drame ».

Il semblerait même que le comique fasse basculer la raideur du tragique vers la drôlerie la plus irrésistible. Mais on peut dire aussi que le rire prend son élan libérateur parfois avec ce qui s'oppose apparemment à lui, c'est-à-dire de la conscience du tragique. C'est le cas de Charlie Chaplin qui vit tragiquement toute la misère du monde. Le rire que provoque Charlot par exemple, dans « Les temps modernes » c'est en réalité paradoxalement, l'impression que donne la plus terrifiante aliénation du travailleur dans ces usines mécanisées ou taylorisées. Nous devrions nous enrager de ce que subit Charlot, mais ce qui supposerait une critique sociale du travail à la chaîne, socialement et politiquement incorrecte (à l'époque du maccarthysme il n'est pas bon d'exprimer de telles critiques), en réalité par le génie de l'art cinématographique de Chaplin, cette critique sociale se transfigure, par le jeu de pantin désarticulé de Charlot, en scènes des plus comiques qui nous font tous rire. Le rire que déclenchent les scènes pathétiques du pauvre Charlot, n'est en réalité que des détournements investis de la critique sociale la plus radicale.

À ce propos de ce double effet tragique/comique je citerai volontiers ce propos d'un condamné à mort qui le jour de son exécution, dit : « encore une semaine qui commence mal ».

Toutes les techniques du comique et des mots d'esprit forment en quelque sorte la riposte contre l'agression de cette société close et moralisatrice. Et c'est en cela pense Freud que les procédés de l'élaboration de l'esprit sont semblables à ceux du rêve, c'est-à-dire contourner la censure par tout un jeu symbolique condensant l'intention latente du rêve.

Évidemment c'est surtout la censure sociale de la sexualité qui est investie par les mots d'esprit ou les calembours

Le calembour consiste à détourner le sens d'une expression, d'une phrase, en jouant sur les sonorités identiques de la langue. Si l'on dit "Tu rêves, Herbert ? " d'un seul coup, vous faites un calembour (tu réverbères ?). Il y a parfois de tels lapsus qui ont les ambiguïtés sonores pour origine.

Des exemples célèbres ont pour origine les allusions sexuelles et visent les travers de l'humanité :

Une coquette d'âge mûr, minaudant devant un jeune homme :

"Méfiez-vous jeune homme, je suis rusée ! - Oh madame ! C'est un "r" que vous vous donnez". (Mot d'esprit de Stendhal)

En somme le langage a une fonction ludique et subludique (en deçà et au-delà du langage), car comme le dit Bergson dans « le rire », « il n'aboutit à des effets risibles que parce qu'il est une œuvre humaine, modelée aussi exactement que possible sur les formes de l'esprit humain ».

Dans la mesure où le jeu de mots se définit par sa gratuité, il constitue un langage détourné de ses fonctions, tout étant attachés par sa forme à la rhétorique. D'où cet aspect de virtuosité de certains calembours ou contrepèteries.

Cependant il y a aussi de simples accidents de langage (faussement accidentels) qui ont ce côté ludique, par exemple celui-ci :

Je sortirai du camp, mais, quel que soit mon sort
J'aurais montré du moins comme *un vieillard en sort* (attribué à Alexandre Dumas).

Où celui-là :

« Et trois fois dans son cœur ce *fer a repassé* ».

C'est ainsi que le lapsus est révélateur d'une intention cachée comme ce lapsus d'un avocat qui ne voyait guère d'arguments pour défendre son client :

« Sur mon honneur et ma conscience, devant dieu et devant les hommes, seul le jury n'est pas coupable » (cité par Freud).

Voir aussi le pataquès qui est un discours dans lequel on confond les choses dont on parle et qui devient inintelligible. Par exemple :

« De quoi sont faits les pieds ? Ils sont l'objet des soins attentifs du fantassin ». Ou bien celui de Cocteau :

« Les miroirs feraient bien de réfléchir avant de nous renvoyer notre image ».

Pour conclure, je dirai que le rire est à la fois de la compulsion corporelle et en même temps du jeu d'esprit, il est tout autant charnel que spirituel. Le rire est jouissance éclat libérateur devant ce poids du social. Mais s'il peut avoir pour origine l'intelligence, il peut aussi être pure grossièreté ou pire encore moquerie pure et simple, processus d'exclusion, méchanceté gratuite, voire xénophobe ou sexiste. La télévision nous donne à voir dans ces émissions grotesques de TF1, ce rire des comiques médiatiques en vogue (voir la grossièreté d'un Jean-Marie Bigard) ce rire qui ne demande qu'un tout petit quotient intellectuel et qui touche un public d'imbéciles. Il faut comparer ce type d'humour avec celui du subtil Raymond Devos qui façonne le langage avec une finesse rare. Je crains malheureusement que cette crétinisation télévisuelle donne plus de chance à l'un qu'à l'autre.